

Publié en 2014

**Entre les lignes
Littératures Sud**

BALBALA

de

Abdourahman A. WABERI

par

Marie-Françoise CHITOUR

1997...

Les nomades du désert, les habitants misérables d'un bidonville, les hommes mâchant inlassablement du khat, une plante aux substances hallucinogènes, un dictateur et son entourage, composent déjà l'univers des deux recueils de nouvelles, *Le Pays sans ombre* [1994] et *Cahier nomade* [1996] précédant la publication en 1997 du roman *Balbala* de l'écrivain djiboutien Abdourahman Ali Waberi. Il constitue en fait le troisième volet d'une trilogie sur son pays, la République de Djibouti, ex-Côte française des Somalis, ex-Territoire français des Afars et des Issas. Ce petit pays de l'Afrique de l'Est est entouré par la Somalie, l'Éthiopie, l'Érythrée et le Yémen. Djibouti et les trois premiers voisins appartiennent à « la Corne de l'Afrique », appellation justifiée par la situation géographique et la ressemblance avec une corne de rhinocéros. Longtemps colonie française, le pays est devenu indépendant en 1977. Si l'on excepte les départements et territoires d'outre-mer (DOM-TOM) au statut particulier, Djibouti a donc été la dernière colonie française à être décolonisée.

Quand *Balbala* paraît, le jeune écrivain est déjà connu dans le paysage littéraire francophone, puisque *Le Pays sans ombre* a obtenu en 1994 le grand prix de la nouvelle francophone de l'Académie royale de langue et littérature françaises de Belgique et le Prix Albert Bernard de l'Académie des Sciences d'Outre-mer de Paris et *Cahier nomade* le Grand Prix littéraire de l'Afrique noire en 1996. Arrivé en France en 1985 pour faire des études universitaires d'anglais, il avait proposé une nouvelle à une revue créée en 1988 par Pierre Astier, *Le Serpent à plumes*, du nom d'une divinité précolombienne, parce qu'elle « consacre une revue aux auteurs qu'il aime. Le texte est accepté. Quand Le Serpent à Plumes devient en outre maison d'édition, *Le Pays sans ombre* est un des premiers livres à y paraître » [Lindon, 1997]. L'auteur a dit plusieurs fois privilégier la forme courte, celle de la nouvelle, pleine de concision et de fulgurance, et *Balbala* est son premier roman, récit relativement court au demeurant. La continuité dans la trilogie se fait par les thèmes qui sont principalement ceux de l'interrogation historique, de la dictature violente et de la condition féminine, mais aussi par l'écriture foisonnante et poétique. L'incipit d'un récit d'enfance, paru dans un recueil regroupant seize textes d'écrivains francophones [Waberi : 2001] est comme un condensé des

thèmes abordés dans les nouvelles et le roman, essentiellement le délabrement et la difficulté de vivre, et de ses paysages et personnages :

« Un murmure d'éternité. L'un des tout premiers souffles de l'Orient en direction de l'Afrique. Exodes à rebondissements. Nomades en citadinisation forcée. On imagine le berceau du soleil, là-bas derrière la montagne. Le ciel est, prophétise-t-on, descendu de quelques marches, et imprime sur les visages un sourire âcre. Les routes sont en voie de ravinement. Les frontières ne sont plus que souvenirs : le déversoir démographique de la région a bel et bien lieu ici. Le bon Samaritain humanitaire, les larmes à fleur de paupières, apportera les provisions, aussitôt détournés par les requins de la capitale. » (213)

Né français (il avait 12 ans quand son pays est devenu indépendant), scolarisé en français, il écrit dans cette langue, qu'il enrichit de l'arabe, qui est la deuxième langue officielle du pays, et du somali, sa langue maternelle. Il va également nourrir son texte de toutes ses lectures en français et en anglais. Dans un entretien accordé peu de temps après la parution de *Balbala* [Chanda, 1998 : 62-66], il évoque la nostalgie qui était sienne quand il est arrivé en France à vingt ans, et son désir de lire tous les livres qui parlaient de son pays, pour la combler quelque peu. Mais alors, il ne rencontre que des écrivains voyageurs partis là-bas à la recherche de l'exotisme, comme Pierre Loti ou Arthur Rimbaud – on sait que la vie aventureuse du poète l'a amené au Yémen, en Ethiopie, à Djibouti, dont la grande place de la capitale porta longtemps le nom, mais qui reste pour beaucoup un étranger propageant une image stéréotypée du pays : « Plus je lisais, plus j'avais l'impression que le Djibouti des Français n'avait rien à voir avec le pays que je connaissais. Mon Djibouti à moi n'était pas ce pays suranné, exotique qu' [ils] décrivaient. Ces gens-là n'ont écrit sur ce pays qu'en passant. Il fallait que nous, les Djiboutiens, puissions enfin nous réapproprier notre pays comme l'ont fait les Antillais » [Chanda, 1998 : 62].

Mais il ne s'agit pas pour autant de simplement le décrire et de donner une chronique du début des années 1990, période de la guerre civile, dans ce roman, publié juste vingt ans après la proclamation de l'indépendance. Plus nettement polémique que les nouvelles, il ne se départit pourtant jamais d'une langue poétique riche et aux ressources multiples.

En 1998, le roman gagne le Prix biennal « Mandat pour la liberté » du P.E.N. Club Français, le Prix collectif du Festival du premier roman à Chambéry, avant de devenir finaliste du 1^{er} Prix Unesco-Françoise Gallimard, une bourse d'écriture qui sera obtenue par la romancière Marie Ndiaye. En 2002, il sera réédité dans la collection de poche *Folio* chez Gallimard, ce qui constitue déjà en soi une belle consécration.

Cinq ans après la publication de *Balbala*, l'auteur peut encore être défini par la modératrice d'une table ronde en sa présence à Bordeaux comme « un *jeune écrivain* d'une *jeune littérature* dans une *jeune République* » (Deblaine, 2002). Le temps passe, et en 2009, il est présenté comme une « des plus belles plumes du continent » et devient « le désormais classique Abdourahman Waberi (Djibouti) » dans un numéro du *Courrier International* consacrant un dossier de douze pages à « L'Afrique telle qu'elle s'écrit ». A la sortie de l'anthologie *L'Afrique qui vient*, un critique faisait une classification des écrivains qui y figurent en « [...] vieux routards (Henri Lopes, Boualem Sansal), écrivains émergents (Ngozie Adichie Chimamanda, Teju Cole) ou déjà installés (Sami Tchak, Waberi) » [E.Ra., août 2013 : IV].

Pour précisément le situer dans l'évolution de l'histoire de la littérature africaine de langue française, rappelons-en rapidement ici les grandes tendances. Nous en excluons les romans coloniaux sur l'Afrique écrits par des écrivains français, et prendrons comme point de départ l'année 1920 où un Africain Amadou Mapaté Diagne prend la plume et publie *Les Trois Volontés de Malick*. D'autres romans réalistes voulant porter témoignage de la réalité africaine paraîtront jusqu'en 1945. Le caractère ethnographique est net dans le roman

historique de Paul Hazoumé, *Doguiçimi*, paru en 1938, et qui raconte par exemple sur de nombreuses pages un mariage traditionnel. On peut cependant encore parler de « roman colonial », non plus en raison des thèmes, mais de l'écriture. Les romanciers veulent se montrer « bons élèves », en respectant au plus près ce qu'ils ont appris à l'école française.

Après la flambée poétique de la négritude, le roman retrouve une grande place à partir de 1954. Jusqu'en 1960, les écrivains s'engagent de plus en plus sur la voie de la dénonciation de la situation coloniale et de ses injustices – déjà, en 1921, René Maran avait écrit *Batouala*, aux forts accents anticolonialistes. Parmi les romanciers de cette deuxième génération, citons Ferdinand Oyono, Sembène Ousmane, Mongo Beti. Les auteurs s'engagent et les thèmes sont donc nouveaux, mais ces changements n'atteignent pas l'écriture qui reste réaliste.

Les « romanciers des Indépendances », constituant la troisième génération, vont dénoncer et contester, quant à eux, les Indépendances formelles, avec leurs dictateurs fantoches, marionnettes de l'ancienne puissance coloniale, dans un climat d'arbitraire et de répression qu'on voit à l'œuvre dans *Les Soleils des Indépendances* [1979] du Malien Ahmadou Kourouma. Les romanciers s'écartent désormais totalement des codes du réalisme, l'imaginaire et le grotesque font irruption dans *La Vie et demie* de Sony Labou Tansi [1979] par exemple ; *Le Jeune homme de sable* de Williams Sassine [1979] se lit comme une fable poétique. L'écho du référent culturel propre aux auteurs imprègne profondément ces textes.

Abdourahman A. Waberi appartient à ce qu'il est convenu d'appeler « la quatrième génération ». Elle inclut ceux que lui-même a désignés comme « les enfants de la postcolonie » [Waberi, 1998 : 10], clin d'œil au titre du roman du romancier anglophone d'origine indienne, Salman Rushdie, *Les Enfants de minuit* [1980]. Ces écrivains sont nés dans les années 60 et ont écrit dans les années 90. Ils n'ont donc pas connu la colonisation et ont été confrontés à l'Afrique et à ses propres démons. Appartenant à une « génération transcontinentale », « une génération par delà les frontières » [Waberi, 1998 : 11 et 14], ils s'inscrivent « dans un territoire culturel mouvant, ouvert à de multiples influences et rencontres, démultiplié par le consentement aux voyages et aux mutations géographiques – qui ne se vivent guère sur la modalité de l'exil. » [Mathieu-Job, 2004 : 12] Certains ont fait leurs études en France, la plupart se retrouvent et échangent à l'occasion de conférences, festivals, ateliers d'écriture.

Par rapport à leurs prédécesseurs, ils choisissent d'autres voies esthétiques, mais de la même façon s'écartent le plus souvent de la représentation réaliste. L'espace et l'identité africains restent présents dans leurs œuvres, mais refusant les étiquettes réductrices, ils manifestent un désir d'universalité, pour s'inscrire dans une « littérature du monde ». Waberi est signataire et rédacteur du *Manifeste pour une littérature-monde en français* [*Le Monde*, mars 2007], avec Michel Le Bris, Alain Mabanckou et Jean Rouaud, signé par 44 écrivains défendant le concept de littérature-monde de langue française, pour remplacer celui de littérature francophone : « Littérature-monde parce que, à l'évidence multiples, diverses, sont aujourd'hui les littératures de langue française de par le monde, formant un vaste ensemble dont les ramifications enlacent plusieurs continents. »

Nous n'entrerons pas ici dans les débats qu'a suscités cette notion, mais retiendrons qu'une littérature-monde refuse les limitations quelles qu'elles soient. Empruntons donc avec Abdourahman A. Waberi les chemins du nomadisme dans le désert ocre, mais aussi dans différents types d'écriture et dans un univers culturel aux composantes multiples. Nous pourrions ainsi pénétrer dans un pays, le sien, mais nous en dépasserons aussi les frontières pour nous ouvrir au monde.

Références collection Folio-Gallimard.